

Marie Boyer et Claude Smutek

ETOILES ROUGES



Prologue

En un peu plus de deux mille ans, les humains avaient franchi plusieurs étapes dans la conquête spatiale.

Ils étaient passés de civilisation de type I, planétaire, à celle de type II, interplanétaire, puis de type III, interstellaire.

En 4029, ils formaient une Confédération organisée en cinq « Couronnes » concentriques enveloppant la Terre à la manière d'une pelure d'oignon.

Les planètes et les stations stellaires avaient le nom de leur étoile. C'est ainsi que les Terriens étaient appelés « Solariens ».

Le Système Solaire constituait la Première Couronne, où Mars et Vénus avaient été terraformées, des satellites de Jupiter et Saturne, colonisés.

Puis, après que les vaisseaux interplanétaires eussent dépassé la vitesse de la lumière en empruntant

des couloirs de Sitter¹, une Deuxième Couronne s'était constituée jusqu'à 30 années-lumière autour de la Terre. Des bases permanentes s'y étaient implantées.

La Troisième Couronne allait de 30 et 200 AL² et recensait quelques planètes habitables où les humains s'étaient installés.

La Quatrième Couronne, entre 200 et 400 AL, était truffée de trous noirs rendant périlleuse la navigation. Elle ne comptait qu'une base, celle d'Albiréo.³

La Cinquième Couronne, s'étendait jusqu'à 820 AL de la Terre. Il ne s'y trouvait que des stations d'exploration scientifique et des observatoires dont Zagut.

Au-delà commençaient d'autres mondes ...

¹ Continuum d'espace-temps, vides de matière, où la vitesse de la lumière dépasse celle de notre univers. (D'après Eva Müller)

² Année-lumière : Une année-lumière = 10 000 milliards de kilomètres. Par comparaison, le Soleil est à 150 millions de kilomètres de la Terre soit une UA (unité astronomique.)

³ Albiréo : cinquième étoile, la plus brillante, de la constellation du Cygne

Chapitre 1

Retour sur terre

Son microastronef s'éjecta du « Vagabond des Etoiles » amarré dans l'astroport L1 à trois cent vingt mille kilomètres de la Terre. Jean Charrier se sentait euphorique.

Les navettes prenaient maintenant le relais de son énorme cargo de retour d'Australis⁴, pour acheminer sa cargaison de machines biotechniques vers Shanghai, Paris, Moscou... Il était libre et, comme personne ne l'attendait chez lui, il prit le chemin des écoliers, un itinéraire qu'il connaissait bien, un couloir touristique, l'écartant des aéroroutes bondées.

Il survola, loin des grandes métropoles, les villages celtes de Bretagne, fit un large détour par les casbahs ocre du Maroc, les grandes huttes d'Ethiopie

⁴ Base de haute technologie autour d'Asellus Australis à 136 AL du système solaire.

et enfin les cités romaines de la Méditerranée, patrimoine de l'humanité.

– Bonjour la Terre !

Trois mois qu'il l'avait quittée...

Il en devenait lyrique et entonna les premières mesures de la chanson « Gaïa » des Queers, un groupe de jazz rock déjanté de transsexuels de plusieurs planètes, Terrien à l'origine.

– Ne préférez-vous pas l'écouter ? suggéra Dora, l'Intelligence Artificielle du bord, de sa voix sucrée.

– Tu es vexante... Tu ne trouves pas que j'ai fait des progrès ?

– Vous la chantez de mieux en mieux mais il manque du rythme...

Dora avait mis la musique à fond, les basses résonnaient un peu trop à ses oreilles, il grimaça.

– Baisse un peu le son, s'il te plaît... Et prends les commandes. Coordonnées : X5 T4-32.

– C'est la maison !

– Oui, on y va.

– Tant mieux.

– C'est ça...

Il avait un peu de mal à composer avec ces machines autonomes aux réactions humanoïdes. Force lui était de reconnaître qu'il préférait les commandes mentales du Vagabond des Etoiles plus efficaces et plus simples. Dora et Albert, son robot domestique, bénéficiaient cependant d'un régime particulier. C'étaient des familiers dont il supportait les travers et les

écarts ; ils faisaient partie de son cadre terrestre et il ne s'était jamais décidé à les remplacer. Albert lui venait de son grand-père, il en avait hérité.

Il avait l'impression de s'être assoupi quelques minutes lorsqu'il aperçut, en bas, la forêt, à perte de vue, courant à travers les vallons verdoyants et les collines pierreuses saupoudrées de pins, de cèdres et d'îlots de chênes verts.

Non loin de lui, quelques microastronefs semblables au sien, ovoïdes ou plus sphériques, montaient ou descendaient comme des yoyos accrochés à des fils invisibles. La musique des Queers accompagnait le mouvement des engins. Il se demandait où ils allaient. Certains, visiblement rentraient chez eux, d'autres se perdaient entre la végétation et le ciel de cette fin d'après-midi qu'ils émaillaient de points d'argent.

Une tâche d'ocre clair crevait la végétation et dessinait les contours d'une demeure, trop vaste pour lui tout seul, « beaucoup trop grande » selon Eva. La maison s'organisait autour d'un hangar central au toit transparent qui s'était ouvert en corolle pour le laisser entrer.

Il était arrivé ! Presque aussi frais que des décennies ans auparavant quand il arborait fièrement son diplôme de l'Institut d'Astronautique.

Pourtant, il avait parcouru plus de trois cents années-lumière. Pas facile de revenir sur Terre ! Aussi incommodant que d'être brutalement sorti d'un rêve.

Ceux qui ne l'ont jamais vécu n'imaginent pas à quel point les traversées hyperspatiales⁵ mettent à mal le cerveau humain. Il devait en permanence se réadapter.

Parfois, pour être plus souvent près d'Eva, il prolongeait ses congés sur Terre. Puis il quittait sans déplaisir le « plancher des vaches ».

Cette expression lui plaisait, elle avait un parfum du passé, fleurait bon les saisons et les pâturages. C'était comme un ancrage indispensable à son goût de l'espace.

« A demain, commandant ! » lui lança Dora de sa voix synthétique avant de se désactiver.

Il descendit d'un pas rapide la rampe qui s'était dépliée et franchit la grille du patio. Il avait l'air d'un jeune homme dans sa combinaison vert bouteille au logo de la Galactica Transport Corporation, un grand oiseau blanc, stylisé sur un fond d'un bleu turquoise comme celui de ses yeux.

Devant le bassin de mosaïque planté comme un décor au milieu du hall, il marqua un arrêt, posa son sac à terre et s'absorba dans la contemplation intime et vivante des poissons multicolores : des balistes bleus à raies jaunes, immobiles derrière un buisson d'algues mauves, des poissons-clowns, rouges à tache noire paradant en des trémoussements de queues dentelées, des perroquets blancs à bec jaune fouissant le fond sableux. Il s'amusa à effleurer des nageoires vaporeuses

⁵ Les traversées hyperspatiales s'effectuent dans des couloirs de Sitter, strates ou continuums d'espace-temps dont les propriétés permettent de dépasser la vitesse de la lumière. (voir note 1)

en forme de fleurs, troublant de ses doigts le miroir de ce minuscule univers, liquide et bariolé.

A cette chorégraphie muette et hypnotique qui l'accueillait, se superposaient d'autres images ; il avait la tête encore pleine de la beauté infinie des astres : Véga, la lumineuse, sertie dans l'espace comme le plus pur diamant, Sirius l'impudique, toute de lumière, inondant de sa laitance nacrée les constellations, Antarès la rouge, Aldébaran, aux nuits jamais noires mais d'un bleu plus intense que celui de la journée. Un univers chromatique toujours en mouvement, toujours changeant et paradoxalement immuable où le temps semblait s'être arrêté, paré de tous ces noms qui, enfant, le faisait rêver : Alrisha, Alamak, Ariès, perdues dans les scintillements du ciel de la Terre, peuplées de légendes extraordinaires que les hommes avaient redécouvertes en faisant de leurs rêves des réalités.

Presque aussitôt, Albert, un petit androïde aux joues rebondies, à l'allure décalée dans sa tenue de majordome, gilet, nœud papillon et gants blancs, déboula en se dandinant sur ses deux jambes :

– Bienvenue commandant ! S'exclama-t-il en actionnant un souffleur intégré à son équipement de robot ménager. Jean sécha ses doigts mouillés.

– Salut Albert !

En lui rendant son salut, le pilote le serra dans ses bras avec un empressement qui pouvait sembler déplacé à l'égard d'un robot mais Albert n'était pas insensible à cette marque d'affection. Savoir qu'on l'aimait ne lui

déplaisait pas. Il avait sa propre personnalité ; son costume, c'est lui-même qui l'avait choisi dans un mnémo⁶ d'Eva, une anthologie du cinéma, égarée dans une collection de « Planètes et Galaxies ».

Jean le trouvait comique et un peu ridicule dans cette tenue mais il ne le lui avait jamais dit. Albert avait sa fierté et sa susceptibilité. Ne pas avoir de cœur n'empêchait pas les sentiments !

Il confia son sac au robot et le suivit dans le salon.

Les traits vigoureux de son visage naturellement mat, que trois mois de fréquentes plongées en hyperspace avaient durcis, se détendirent. Il cessait d'être le maître à bord. Le hubot⁷ allait prendre en main la domotique. Il n'avait plus qu'à se laisser aller.

On était en décembre et c'était toujours l'été. Les cigales continuaient à chanter. Les bruits du dehors pénétraient dans la pièce, le fauteuil Starck transparent, chiné par Eva à Paris, l'attendait à côté d'un vaisselier Indien du XX^{ème} siècle à la peinture écaillée. Le canapé à pieds de lion, surmonté d'une grande toile rouge et or comme un drapeau de Castille, lui tendait les bras. La Terre recyclait tout ce que la société de consommation des générations passées avait entassé et composait des ambiances baroques, des plus flamboyantes aux plus sobres.

⁶ Mnémocube : avait remplacé les autres modes d'enregistrement et de lecture en 4029.

⁷ Robot humanoïde, descendant d'Albert Hubo, crée en 2013 qui avait la tête d'Albert Einstein.

Jean s'assit sur le fauteuil, défit ses bottes qu'il abandonna au robot, se releva et prit ses aises sur le sofa. Celui-ci, pour plus de confort, épousa les lignes de son corps. Allongé, sa nuque et ses pieds alanguis reposant sur des coussins animés de savantes vibrations au pouvoir massant, il se prépara à écouter Albert. Un véritable rituel d'arrivée !

Le hubot, sur un ton neutre, commença le récit par le menu de la vie de la maison. Les baobabs nains de la serre avaient grandi de quelques millimètres, un couple d'aigles avait élevé deux aquilons braillards dans le micocoulier du jardin et Ron Grimaud, l'ami de toujours, était passé récupérer un holo oublié par lui dans la chambre d'amis lors de son dernier séjour.

Jean aimait entendre ces récits : il s'ancrait dans ce lieu à travers eux, après quoi, il se sentait vraiment chez lui. C'étaient de petites choses, presque insignifiantes mais elles témoignaient de la vie de la maison en son absence et cette continuité le rassurait.

Il allait se lever lorsqu'Albert, tout à coup, se mit à changer de registre. Il avait pris cette habitude depuis sa découverte des films de Pagnol, des classiques qui avaient traversé les époques, aussi connus que *l'Odyssée* d'Homère.

« Peuchère ! » s'exclama-t-il.

« Aïe, aïe, aïe... » se dit Jean.

Il y avait de l'émotion dans l'air... Albert ne s'exprimait ainsi que lorsque le caractère sensible d'un évènement avait imprégné ses circuits...

– Peuchère ! commença donc le hubot, votre ami Ron a manqué s’empoisonner avec les fèves de glycines qu’il avait confondues avec celles du caroubier que sa grand-mère lui cuisinait quand il était enfant !

– J’ignorais que les fèves de glycines étaient toxiques, je ne connais personne qui ait eu envie d’y goûter et ma grand-mère n’était pas amateur de fèves !

– Ron Grimaud, lui, l’a fait ! Puis, il a voulu regagner son astronef, après une visite à votre voisin Gérard. Bonne mère ! Vous l’auriez vu ! Il était blanc comme une oie !

– Pas comme une oie ! Une oie blanche c’est autre chose !

– J’aurais dû dire quoi, alors ? Blanc comme neige ?

– Surtout pas ! Ni oie ni neige ! Je ne sais pas...

Jean avait récemment reçu un message de Ron en grande forme. Il ne parlait pas de cet épisode, le cachotier, mais seulement de sa visite à Gérard, aiguilleur du ciel sur l’astroport L1. Ron et lui le connaissaient bien et se rendaient chez lui à pied, l’occasion d’une balade en forêt. Il n’était donc pas inquiet.

– Pourquoi pas blanc comme un mort ? proposa Jean en voyant le robot chercher dans ses mémoires une comparaison, adéquate à l’état de Ron. Il valait mieux éviter « *cachet d’aspirine* », Albert serait allé fouiller dans son encyclopédie médicale ... Il ne lâchait jamais rien ...

– C’est ça ! Ah ! Si vous l’aviez vu, peuchère !

Il était blanc comme un mort. Il baragouinait... Je n'ai pas tout compris, continua le hubot en se contorsionnant, mimant un Ron grimaçant, se tordant de douleur, prêt à rendre l'âme, et chuchotant dans un dernier râle : « Jeeee vais mourriir, Albert, écoute mes dernières volontées. » Je ne pouvais évidemment pas le laisser mourir...

Non, heureusement, Albert obéissait aux lois de la robotique⁸. Il faudrait cependant qu'il se perfectionne sur les notions du blanc... Quelle manie aussi d'aller fouiller dans les vieilles données ! Trop tard pour le reprogrammer... A son âge, c'est carrément un lavage de cerveau qu'il aurait fallu faire, autant dire changer de robot mais Albert était Albert, pas une cafetière, justement parce qu'il en avait dans la cafetière... C'était un vieux hubot, expérimenté et drôle quelquefois...

Passé un premier moment de sincère compassion, le sérieux de Jean ne résista ni à la gestuelle d'Albert, ni à son accent de Marseille. Les soi-disant derniers moments de Ron étaient inénarrables. C'était l'histoire la plus désopilante qu'il ait entendue depuis longtemps !

En imaginant le pauvre Ron, affalé sur le sol, et croyant sa dernière heure arrivée, il éclata de rire !

– Tu n'exagères pas un peu, Albert ?

– ...

Pour toute réponse, Albert prit l'air vexé mais le sofa, sensible à la bonne humeur de Jean, commença à

⁸ 1 Un robot ne peut porter atteinte à un humain ni, restant passif, permettre qu'il soit exposé à un danger.

vibrer par saccades et à clignoter dans un kaléidoscope de couleurs. La pièce entière semblait s'esclaffer sauf Albert qui s'offusquait :

– Rendez-vous compte, j'ai dû faire appel à toutes mes mémoires ! Rassembler à la hâte toute la pharmacopée disponible y compris les plantes du jardin et les produits de la maison pour lui faire régurgiter les fèves !

– J'imagine bien... Dur moment ! Ron est toujours aussi aventureux et si, en plus, il devient sentimental...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que déjà le robot l'interpellait :

– Sentimental ?... Je ne comprends pas...

– C'est parce que tu n'as eu de grand-mère, Albert.

Le hubot savait exprimer des sentiments mais les concepts lui échappaient.

Quant à Ron Grimaud... Un aventurier dans tous les sens du terme ! Un idéaliste, un excentrique, un rêveur ! Cet homme était à multiples facettes et l'un des rares astronautes à accepter d'acheminer vers le Soleil les derniers déchets radioactifs qui avaient pollué la Terre et les planètes proches où ils étaient enfouis, pensa-t-il avec affection.

Ce n'était pas la première fois que les aventures ou mésaventures de Ron lui avaient donné l'occasion de rire... ou de s'inquiéter...

Ayant appris à quel point les fèves des glycines sont dangereuses pour la santé, il regarda le jour décliner. Les cigales s'étaient tues et un soleil rouge

incendiait la forêt. Il inondait la pièce d'un embrasement qui lui rappelait d'autres cieux.

– Tu me prépares un blue lagoon, Albert, s'il te plaît ?

Le hubot ne répondit pas mais revint presque aussitôt de derrière le bar avec un grand verre de liquide bleu : gin et curaçao arrosé de tonic, avec un brin de menthe et un zeste de citron vert.

« Tu n'as pas ton pareil pour le blue lagoon ! » le complimenta Jean.

Albert esquissa un sourire.

– Des nouvelles d'Eva ? continua l'astropilote. Il ne se passait pas grand-chose sur Terre ni ailleurs... La paix universelle régnait sur la Galaxie et hormis l'amour...

Il avait posé la question d'un air détaché, veillant à garder un ton neutre, sans le moindre vibrato. Il devait éviter tout signe d'émotion pour qu'Albert ne réponde pas avec l'accent marseillais. « Non, elle n'est pas passée, n'a laissé aucun message. »

Pas étonnant, c'était bien dans ses manières !

Elle venait parfois, même en son absence, quand son travail de journaliste la réclamait en Provence, c'est-à-dire presque jamais. Les événements sur Terre étaient encore plus rares dans le Midi où l'on s'endormait toute l'année au chant des cigales.

Il se retint de l'appeler. De connivence, ils évitaient les rencontres vidéophoniques ou pire, holographiques et pire encore, par bio-ondes qui

donnaient une illusion de présence vite frustrante. Il réfréna donc son désir intense et contint, non sans mal, son impatience de la retrouver le lendemain.

Sa dernière mission avait été écourtée, un chargement annulé... Il lui ferait la surprise de son arrivée même si elle n'aimait guère qu'il la surprenne : « Et si je n'étais pas seule ? » s'était-elle insurgée un jour. « Justement... »

Il avait envie de dormir et de rêver d'elle mais fit l'effort de quitter son sofa. Il accusait un coup de fatigue.

« J'irai mieux tout à l'heure », se dit-il.

Il se dirigea en bâillant vers la salle de bains. La pièce était grande, apparemment dépouillée d'appareils sanitaires. Baignoire, lavabo et accessoires, escamotés derrière les cloisons, apparaissaient à la demande.

Les massifs touffus de sauge et de romarin transparaissaient par la baie vitrée. Il ne prit pas la peine de l'obscurcir et profita des dernières lumières du jour pour se livrer à un examen non exhaustif de son anatomie que lui renvoyaient les parois-miroirs du sol au plafond. Il plissa le front, les sourcils serrés en une épaisse barre sombre, ébouriffa ses cheveux noirs, en évalua la longueur. Ils avaient bien poussé en trois mois. Eva l'aurait préféré avec un catogan, une « coleta » comme les toreros des toiles du Prado. Il avait résisté jusque-là et les ferait de nouveau couper par Albert qui avait bien quelques défauts mais ne ratait jamais ses coups de ciseaux.

Puis il examina avec soin les quelques rides de son front. Eva prétendait qu'elles exprimaient la rudesse et l'autorité de l'ancien militaire qu'il avait été : « Vingt-cinq ans au sein de la Flotte Confédérale, tu n'effaceras jamais ça... » Lui, en toute modestie, préférait croire qu'elles lui donnaient l'air d'un voyou de vieux films policiers...

Alors, seulement, il se déshabilla, aussi prestement que le pouvaient ses muscles engourdis. Il fit disparaître ses vêtements dans le vide-linge inséré aussi dans une cloison, nota un bourrelet sur ses hanches, se promit quelques exercices abdominaux, poussa un cri de sauvage, se dirigea avec détermination vers un angle de la pièce et se positionna sous des injecteurs, tellement discrets qu'ils passaient inaperçus. Il concentra, sans aucun effort, sa pensée sur trois lettres : E.V.A., le code d'activation le plus simple auquel il ait songé, et, aussitôt, des jets tièdes et revigorants d'ultrasons et d'ondes électromagnétiques entrèrent en action.

L'appareil de régénérescence, le Cellu-80, plus performant que le classique Cellu-50 équipait les spationautes, très exposés à la dégénérescence cellulaire en raison des traversées dans l'hyperespace⁹.

S'il avait tenu Eva dans ses bras, son bonheur eût été complet. Pas un millimètre de son corps

⁹ Ou continuum supraluminique, espace-temps où la vitesse de la lumière est supérieure à celle de notre univers. Tout se passe comme si les vaisseaux passaient d'un univers à l'autre pour se propulser.

n'échappait aux ondes bienfaitantes. Elles le nimbaient de nuances d'arc en ciel, éliminant les toxines, activant de nouvelles cellules. Il ne put cependant pas s'empêcher de songer, cette fois encore, aux désastreuses circonstances qui avaient donné naissance à cette merveilleuse invention.

A l'origine, elle était censée réparer une série de scandales sanitaires, politiques, financiers, une ère de crises amorcée au XX^{ème} siècle, conséquences de comportements destructeurs, en particulier l'utilisation de la fission nucléaire.

Des essais de bombes à l'air libre avait contaminé l'air, les sols, les océans auxquels s'ajoutèrent des accidents de centrales et l'emploi de pesticides à grande échelle. L'humanité mourait en grand nombre de cancers dans l'indifférence des puissants.

La machine du profit s'était emballée. Quelques oligarques écrasaient sous leur domination des milliards d'êtres humains, les soumettant aux désordres climatiques, aux pénuries alimentaires, à la pauvreté, à la maladie...

S'interdisant de revisiter plus longtemps l'Histoire, désireux de s'abandonner à l'innocente jouissance de son corps, il chassa ces pensées importunes, oublieux des révoltes cataclysmiques de la Terre et celles de ses habitants. Tandis qu'il renaissait sous les jets régénérants, à sa façon, une part de lui-même remerciait ceux dont les luttes lui permettaient aujourd'hui de vivre jeune, longtemps et en bonne santé.

Il remerciait en particulier ses ancêtres et plus précisément, en remontant dans sa lignée maternelle, Jean Luc Merluchon, d'origine espagnole, un tribun du XXI^{ème} siècle, né au XX^{ème}, qui n'avait pas laissé beaucoup de traces dans l'histoire, mais dont il était fier.

Alors, ayant fait peau neuve, et ce n'était pas un euphémisme, il plongea dans l'intimité de son chez soi. Le soleil s'était caché derrière les pins et la baie de sa chambre s'était obscurcie. Il la programma pour un réveil matinal.

Il devait se rendre au siège de la GTC¹⁰ avant de retrouver Eva à Munich.

Il avait reçu un appel alors qu'il se trouvait à quelques années-lumière de la Terre. « Demain, rendez-vous au siège à 6h45. » Le lendemain, c'était dimanche... Un brunch sans doute... Cela arrivait quelquefois mais jamais avant 9 heures. Karl Steiner, le directeur, serait-il devenu insomniaque ? Ou alors sadique ? Il ne s'attarderait pas.

Ses pensées se focalisaient sur Eva.

Il s'endormit plein du désir d'elle avec la sensation presque réelle d'avoir toujours vingt ans.

¹⁰ Galactica Transport Corporation

Chapitre 2

Le mystère de l'étoile jaune

Au moment où Jean Charrier rentrait sur Terre, un évènement se préparait sur la station d'astronomie Zagut, à 820 AL de la Terre, dans le Cygne.

Pourtant, créée quelques décennies auparavant, aux confins du monde humain, la station, uniformément grise, en perpétuelle rotation autour de son axe métallique animé de quelques reflets, n'avait rien pour attirer l'attention. Elle orbitait autour d'Al Wazor, une planète inhospitalière, grande comme la Terre, où une poignée d'exobiologistes courageux étudiaient, dans des conditions extrêmes, les calamars fluorescents des eaux souterraines.

Même si en réalité c'est la station qui tournait, Al Wazor semblait vouloir jouer à cache-cache avec les astrophysiciens.

Habituellement, ils trompaient leur solitude en contemplant leur belle voisine bien qu'ils ne soient